

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU
du

JOURNAL,
Rue de las Cámaras n. 34.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

L'ABONNEMENT
3 francs par mois

ALMANACH FRANÇAIS.

Jeudi 16. — Prise d'Otendo (P.-B.-Autrichiens), par le général Mouton.

MONTEVIDEO.

novembre 15 1843

DU SYSTEME SUIVI PAR LES AGENTS DIPLOMATIQUES FRANÇAIS ET ANGLAIS DANS LES REPUBLIQUES DE LA PLATA.

Deuxième article.

Dans notre numéro du 10 de ce mois nous avons entretenu nos lecteurs de la conduite à Buenos-Ayres de MM. Mandeville et de Lurde. Nous venons aujourd'hui, quoique ce sujet ait déjà donné lieu à bien de critiques, parler de M. Pichon :

M. Pichon, on ne peut se le dissimuler, est venu dans ce pays ayant au cœur de l'indifférence, nous dirions presque de la malveillance, pour un gouvernement reconnu par la France et auprès duquel il est accrédité comme consul général.

D'où lui vient le motif de pareils sentiments pour un gouvernement ami ?

Les Français n'ont-ils pas été toujours respectés et protégés ? M. Pichon n'a-t-il pas trouvé dans les hommes à la tête de ce gouvernement la volonté de lui être agréable lorsque ses demandes étaient justes.

Ah M. Pichon ! vous n'avez été jusqu'à ce jour que partial, injuste et maladroit. — Partial, parce que vos penchants sans raison ou l'influence funeste de quelques traitres à leur pays vous ont rendu hostile à un gouvernement qui n'a rien fait pour s'aliéner l'amitié

FEUILLETON.

COMBAT DU BRIG LE RENARD.

La République Française commença la guerre maritime sans officiers, l'empire la finissait sans matelots. Après vingt ans d'une lutte inégale contre la première puissance navale du monde, notre marine était réduite aux dernières extrémités. On avait pu à diverses reprises créer un nouveau matériel, restaurer et fonder des arsenaux, construire des vaisseaux, improviser des divisions ; on avait pu former de jeunes officiers dignes de commander à nos gens de mer ; — mais on ne pouvait empêcher la population maritime de nos côtes de décroître chaque jour. Le peu de marins fournis par la pêche et la course ne suffisaient point à l'armement de nos frégates et de nos vaisseaux. La navigation marchande était presque anéantie ; la marine du commerce, cette pépinière de toute marine militaire, était épuisée, et en même temps notre littoral était devenu trop vaste pour être efficacement protégé par une flotte en décadence. Ce qui eût été pour l'empire, quelques années auparavant, une source de force maritime, n'était plus alors qu'une nouvelle cause de faiblesse. De grandes

de celui que vous représentez ; injuste, parce que vous avez pris le parti d'un homme chassé par l'influence française, d'un homme qui a juré haine aux étrangers, d'un homme, enfin, qui s'est fait chef de parti, qui fait la guerre en brigand, et pour qui la civilisation et la justice sont des mots sans valeur.

Vous avez été de plus, maladroit, car si les Français se sont armés, c'est vous qui avez donné la première impulsion.

Vous n'avez pas su obtenir de votre ami Oribe les garanties nécessaires à notre sécurité, (et quelle sécurité a attendre d'un tel homme !) vous nous avez laissé sous le coup d'une menace de sang et de vengeance, vous avez oublié que les Français ne cèdent pas à la crainte, mais qu'ils écoutent les raisons, que menaces ils ont du s'appreter à repousser la violence, que certains de ne pas être troubles ils ne se seraient pas immiscés dans une querelle qu'ils ont épousée parce que Oribe a enveloppé dans ses projets de vengeance et ses compatriotes et les étrangers.

Vous nous avez ôté notre cocarde ; légalement vous en aviez le droit ; mais vous ne nous avez pas ôté le droit que nous avons de manifester par notre concours notre reconnaissance pour un gouvernement qui nous aime et nous protège, en cela il a agi mieux que vous.

Vous deviez rester neutre, rigoureusement neutre M. Pichon — avez vous tenu une telle conduite ? non. Vos sympathies ont été pour Oribe, pour cet homme aussi inhabile général que stupide politique.

catastrophes avaient frappé nos escadres, l'Angleterre bloquait nos rades, et ses vieilles voiles, alertes sentinelles, constamment sur le qui-vive, sillonnaient les mers de nos rivages. Nous en étions arrivés à ce point où un succès même est désastreux, car la victoire coûte surtout à une armée peu nombreuse.

Dans ces tristes circonstances, cependant, le courage français ne fit point défaut. Des affaires brillantes soutenues par notre poignée de marins avaient lieu encore, comme pour démontrer au monde que, si grands que soient les revers de la France, ses enfants sont toujours jaloux de remplir leurs devoirs, ses intrépides équipages toujours prêts à vaincre ou mourir. Le glorieux combat du brig le Renard contre un bâtiment anglais de force supérieure, en vue d'une division ennemie, est un de ces faits d'armes isolés, qui prouvent que l'honneur et l'amour de la patrie coulent avec le sang dans les veines de nos marins, et ne s'y tariront qu'avec lui.

Le 11 juin 1812, le brig le Renard, commandé par M. Charles Baudin, lieutenant de vaisseau, et la goélette le Goulet, commandée par M. Saint-Belin, officier de même grade, étaient partis de Gènes avec la mission d'es-

Oui Oribe est un inhabile général, car avec un peu plus de courage il servit peut être entré à Montevideo le jour même qu'il parut sous les murs. Rappeliez vous dans quel état se trouvait la ville, sans armes, sans canons, sans argent, et Oribe s'est borné depuis huit à neuf mois à prendre quelques postes qu'il évacue précipitamment lorsque les troupes de ce pays s'avancent. Oribe est un mauvais politique, car pour se faire des partisans et des amis c'est le langage de la persuasion et de la raison qu'il faut tenir, et ne pas avoir toujours à la bouche les mots de haine et de vengeance.

Tel est l'homme de vos sympathies Monsieur le consul général de France. Nous ne vous en faisons pas compliment.

En voulant le servir, vous vous êtes fourvoyé. Vos maladresses nous ont mis les armes à la main. L'ineptie et la cruauté d'Oribe les rendront victorieuses, et s'il lui reste encore un peu de raison il devra se dire

Rien n'est si dangereux qu'un maladroit ami. Mieux vaudrait un sage ennemi.

En tous cas je doute qu'il vous rende "amour pour amour," car vous serez cause de ses malheurs futurs, comme vous êtes celle de nos malheurs présents.

A la prochaine représentation de la compagnie philodrammatique, au bénéfice des blessés des deux Légions Française et Italienne, la scène sera embellie par la présence de l'aimable Madame Marina Campadonio, elle n'a pu se refuser à la voix de l'humanité souff-

corter un convoi chargé de munitions navales destinées au port de Toulon.

Le 14, un assez grand nombre de bâtiments marchands, également approvisionnés pour la marine, sortit de Nice et vint se mettre sous la protection des convoyeurs, qui ne tardèrent pas à avoir connaissance d'une frégate courant sur eux vent-arrière. Le Renard, dont le capitaine, en sa qualité de plus ancien, commandait toute la flottille, fit aussitôt signal de ralliement aux navires placés sous sa garde. En même temps, afin de les couvrir et de leur ménager un passage naturel entre lui et la terre, il se dirigea vers le large, dans le but d'attirer de ce côté l'attention de la frégate. Cette prudente manœuvre fut couronnée d'un plein succès ; car, dès que le convoi fut à l'abri, le Renard put à son tour se rapprocher des côtes, éviter le croiseur, et mouiller enfin, peu après le coucher du soleil, devant l'île Sainte-Catherine. Tous les bâtiments dont la sûreté lui était confiée s'y trouvaient réunis, à l'exception d'un brig, qui avait fait route pour Antibes, et que trois embarcations, sous les ordres d'un aspirant, amèneront le lendemain à la pointe du jour au golfe Juan.

(La suite au prochain numéro.)

frante, et je voue à la reconnaissance des défenseurs de la capitale, le philanthropique dévoilement de cette généreuse Dame.

Nella prossima rappresentazione della compagnia filodrammatica, a beneficio dei feriti delle due Legioni Francese ed Italiana; sarà la scena abbellita dalla presenza dell'amabile S. a Marina Campadonio; essa non ha potuto negarsi a la voce dei sofferenti figli della Liberté, ed io dedico alla gratitudine dei difensori della Capitale, il gentile proposito della generosa.

-Ceux qui doutent encore de la ferocité des ennemis que nous avons à combattre, ceux qui vantent avec une intention machiavelique, la mansuétude, la bonté d'Oribe et de ses hordes; n'ont qu'à lire l'interrogatoire subi par un de nos compatriotes qui a vécu depuis le commencement du siège au milieu de cette armée de vandales. M. Duffaur échappe comme par miracle au plus affreux supplice, force d'assister à l'assassinat de deux italiens inoffensifs tués à coups de lances, et n'échappant lui même à la mort que pour être condamné à des travaux violents. Qu'ils lisent cet affreux récit, et si leurs cœurs ne se soulèvent pas d'horreur et d'indignation, ils sont dignes d'aller grossir les rangs des infâmes qui sont reculer la civilisation jusqu'aux temps de barbarie de la conquête! qu'ils lisent et réfléchissent avec nous sur le sort qui nous attend si nous tombions vivants dans les mains de ces cannibales.

Forteresse du Cerro, 11 novembre 1843.

En vertu d'un ordre de M. le commandement de la forteresse, et en présence de MM. le capitaine D. Guillermo Fillo, gradé de major, et du capitaine D. Juan Ignacio Moron, j'ai procédé à l'audition de la déclaration d'un étranger venu du camp ennemi.

Après l'avoir interrogé sur son nom, âge, patrie et profession, il dit qu'il se nomme Mathieu Duffaur âgé de quarante ans, né en France et exerçant la profession de saleur de cuirs.

Interrogé sur le temps qu'il avait vécu parmi les ennemis, s'il avait assisté à quelques unes des atrocités et des assassinats commis par eux; il dit: qu'il a vécu parmi les ennemis depuis tout le temps qu'ils assiègent la place de Montevideo, exerçant la profession de saleur de cuirs dans le saladero de Sueruela, qu'en étant sorti le 30 octobre dernier pour aller à la pulperia de Estavio au Paso Molino, il fut surpris au moment où il faisait un repas avec quelques uns de ses amis, par un parti ennemi qui le prit et l'ammena au campement où on le retint prisonnier, que deux jours après il fut réveillé de bon matin pour le faire sortir de prison et être égorgé; mais que dans ce même moment arriva un officier envoyé par le colonel Lavala qui demanda si l'on avait pas encore égorgé le Français qui était en prison, lui ayant été répondu qu'il n'était pas encore exécuté, il donna l'ordre au nom dudit colonel de le destiner aux travaux, ce qui fut fait; mais comme l'exposant aspirait qu'après le moment le plus favorable pour prendre la fuite, et étant sorti pour charger quelques pièces de boeuf sur une charrette devant la porte, il s'aperçut que le soldat qui le gardait était étendu à terre et endormi, profitant de l'occasion, le déclarant prit aussitôt la fuite jusqu'à ce qu'il eut atteint un fossé dans lequel il resta pendant deux jours se nourrissant de fèves et d'oignons, et qu'après ce temps et hier à la nuit ayant gagné les sables de la côte il put arriver jusqu'au Cerro; qu'il a vu sortir de la même prison, dans laquelle il était, deux italiens prisonniers également que les soldats d'Oribe assassinèrent à coups de lances, les égorgèrent ensuite, et

leur coupèrent des longes de chair pour en faire des entraves; que le déclarant affirme en avoir vu à un égorgéur qu'il a vu aussi trois puits comblés de victimes égorgées par ordre du général Oribe, et un autre puits que l'on avait ouvert qui était rempli d'inombrables cadavres, que l'on trouva de tous côtés des hommes fusillés et d'autres égorgés; que dans la prison où il était, le déclarant a vu beaucoup de Corrientinos prisonniers sans autre motif que la crainte qu'ils passent dans cette place; que dans l'armée d'Oribe n'on seulement on les regarde mal, mais qu'ils sont maltraités et qu'il leur est interdit de faire aucun service aux postes avancés.

Interrogé sur le traitement que l'on donne aux troupes de l'armée ennemie, il dit: que le traitement qu'on leur accordait était bien peu de chose, qu'ils ne recevaient de ration pendant les 24 heures qu'une livre de viande, deux petits morceaux de bois vert, et qu'il n'entendu dire aux soldats que de 15 jours en 15 jours on leur donne une très minime ration de yerva et de tabac, que l'on observe dans la troupe un profond mécontentement pour le service. Sur ce, le déclarant dit qu'il avait tout déclaré, qu'il n'avait plus rien à ajouter, et nous avons terminé cet acte qu'il a signé avec les témoins.

Mathieu Duffaur.

Rafael Mendez.

Témoins:

Guillermo Fillo.

Juan Ignacio Moron.

BULLETIN EXTRAORDINAIRE.

(Traduction.)

Les communications que le gouvernement vient de recevoir de l'armée confirment ce que nous savions déjà sur l'état de force, de discipline et d'enthousiasme de celle-ci. Elles nous annoncent des triomphes que nous ignorions et mettent au grand jour, quelques uns des mensonges propagés par les bulletins ennemis. Le général Rivera a parfaitement mis à profit le temps qu'il a passé de l'autre côté du Rio Negro, et cela avec toute l'habileté que tout le monde lui reconnaît. Conséquence d'une longue et pénible campagne, ses chevaux ainsi que ceux de l'ennemi se trouvaient entièrement détruits; dans tout le pays il n'y avait d'autre lieu où en prendre, que dans les départements de Paysandú et de Tacuarembó. En bien notre armée s'empara de ces départements, fait montre la puissance aux matorqueros qui les occupaient; se met en contact avec les forces Corrientinas, reçoit leurs communications et les approvisionne de beaucoup de choses dont elles manquaient. Occupant tout le littoral de la République avec la province de Rio Grande elle y fait sentir le pouvoir du gouvernement dans des circonstances où deux armées ennemies se battant y rendaient, cette influence si ne peut plus nécessaire. En attendant, un camp général d'instruction voit se réunir la plus grande partie de nos forces et le soldat tout en se reposant y apprend l'art de la guerre; en même temps toutes les bonnes cabaladas sont réunies, et livrées aux besoins de l'armée, celle-ci se met en marche le 11 du mois dernier sur Urquiza qui à cette nouvelle se retire en toute hâte se retrancher dans le camp de Cerro; s'il est assez heureux pour échapper à la lance de nos braves, alors l'espace contenu entre le Cerro et las Piedras verra très promptement réunis tous les matorqueros que le tyran de Buenos-Aires a lancés sur ce pays, qui dans ce cas, pressés entre une ville guerrière qui s'est jusqu'à ce moment jouie de leurs efforts et une armée de braves soldats dont le cri de vengeance les a terre, ils souffriront le châtiment de tant de crimes. L'humanité sera vengée et la patrie libre et glorieuse pourra tendre une main secourable à son héroïque sœur la République Argentine, car le tigre de la Plata dont la savoir, ce n'est pas seulement la liberté de la bande Orientale que nous voulons, et pour nous il n'y aura de repos que sur la tombe de Rosas. Nous ne pourrions être heureux sans que la nation Argentine ne le soit aussi.

Extrait d'une lettre du général Rivera à S. E. le Président de la République.

Tacuarembó Grande le 12 octobre 1843.

Urquiza avec son armée est resté à l'Azcoica de l'ar-

ruco. Une de nos divisions est restée à l'observer, l'hostilisant chaque jour vigoureusement en raison du mauvais état où se trouvent ses chevaux. Lorsqu'il avançait sur nous, l'ineptie d'un officier chargé du convoi des 14 dernières charrettes qui transportait les familles les fit tomber en son pouvoir et cet événement est le plus glorieux de sa campagne contre l'armée Orientale. En attendant tous ses mouvements contre nous ont été signalés par des actes de courage de nos soldats qui me rendent orgueilleux du nom d'Oriental. La plus importante de ces rencontres, fut celle opérée par Bernardino et dont je vous passai en son temps l'office correspondant.

Le Colonel D. Venancia Flores que j'avais détaché avec 700 hommes sur les départements de la Colonia derrota et poursuivit Crispin Velázquez jusques dans les milles de cette ville, après lui avoir pris une grande partie de chevaux qu'il ammenait à Urquiza. Flores dans sa marche entre les hauteurs de Muzou et Pezcadó, eut l'avantage d'attaquer dans la nuit du 21 du mois dernier, une division de 2,000 hommes sous les ordres de Servando. Le choc a été vigoureux, mais de grand avantage pour nos armes et si je ne vous en ai pas encore envoyé le détail c'est parce que je n'ai pas encore reçu la communication officielle de Flores.

En ce moment 500 bandits ont été aussi battus ici comme vous le verrez par la note du colonel Quintana que je vous envoie ci jointe. Ces misérables, excités par un gamin nommé Barbat qui dans ces parages était l'épouvante et la déolation des habitants pacifiques, faisaient le diable à quatre. Je ne l'ai pas vu, mais on m'assure que ce mauvais sujet faisait circuler des décrets imprimés d'Oribe et d'Urquiza menaçant de la peine de mort celui qui ne se réunirait pas à ses rangs, et prohibant aux propriétaires sans exclusion des étrangers, de disposer de leurs biens et de marquer leur ganado.

Lettre du général Rivera à S. E. le ministre de la guerre.

Tacuarembó Grande 13 octobre.

Mon très cher ami; Je t'envoie les copies des proclamations que j'ai faites à l'armée et aux habitants de ces districts en prenant du nouveau l'offensive, contre la canaille qui infeste notre pays. Je desire que tu les fasses imprimer et que tu m'en envoies une bonne quantité d'exemplaires.

Tu auras appris par mes antérieures, ce que je me proposais faire et comment je l'ai réalisé. Aujourd'hui notre Olavarría se trouve sur la côte de l'Uruguay en rapport avec les Corrientinos, et il leur a donné tout ce qu'il possédait en consistant de bon à leur usage. Il doit avoir déjà reçu la division que je t'ai annoncée et il suivra sa marche par.....

L'armée sous mes ordres a commencé son mouvement le 11, et malgré la crise extraordinaire de Tacuarembó, le général Aguar est déjà à Batovi avec 1,500 hommes, et le Colonel Villis avec six cents aux pointes du petit Tacuarembó. J'organise le reste de la force activant le plus possible son mouvement, car nous n'avons plus guère le temps de nous arrêter. Il faut que le mois prochain voye notre patrie entièrement libre. Le général Medina avec 500 hommes occupe le département de Cerro Largo et il a sous ses ordres la division du Colonel Camacho, qui est en observation d'Urquiza; cette force se réunira toute et opérera son mouvement.....

J'ai besoin malgré tout de laisser ici au moins 500 hommes pour escorter le convoi des familles et les nombreuses cabaladas de l'armée, car je me mets présentement en mouvement avec seulement les chevaux que j'ai laissés dans le département.

Le gros de l'armée a été au moins pendant un mois en instruction et repos de sorte que nos gauchos selon le refrain de Vera, sont plus adroits dans la tactique que Napoléon lui même; quant au reste ils ont passé une excellente vie, car tu sais toi même combien ces Brésiliens sont pourvus de tout, et ils ont généreusement prêté l'armée de tout ce dont elle avait besoin. N'ont pas été aussi heureux ceux qui se sont trouvés en opération occupés à nettoyer ces districts de la pire canaille que nous ayons connue, mais qui grâce à Dieu n'existe plus, car le titulé Colonel Francia a été complètement battu sur l'Arcey et Quintana en a fini avec un reste de régiments, qui sous les

ordres de Benavidez, Palomeque et un mauvais gamin nommé Barbat étaient par ici. Nous pouvons donc nous mouvoir en toute sûreté, bien certain que sur nos derrières tout reste complètement assuré et que tout ce que l'ennemi possédait se concentrera sur le Cerrito où nous en aurons raison.

Occupé comme je te le dis à mettre tout ça en mouvement je ne t'écris pas plus au long, mais je charge le porteur que je te recommande, de te mettre au courant de tout.

Malgré tout je ne veux pas fermer cette lettre sans te dire combien grandes ont été les vertus de cette vaillante armée qui n'a qu'une seule pensée, celle de sauver la patrie. Je suis certain, Melchor, que le jour où tu la verras à la Capitale, tu resteras convaincu que rien n'est difficile pour une classe d'hommes semblables.

Promptement nous nous verrons, et alors j'aurai le plaisir de te répéter de vive voix combien je t'apprecie. Très affectueux.

FRUCTOSO RIVERA.

Camp sur la côte de Tacuarembó, au-dessus du Paso del Cerro, 2 octobre 1843.

Le sousigné colonel, en s'adressant à V. E. à l'honneur de vous annoncer le triomphe complet que nos armes ont remporté ce matin sur les chefs de bandes Benavidez, Palomeque et Barbat. Ces derniers avec une force de 400 à 500 hommes parurent au point du jour avec l'intention de me surprendre; mais me trouvant préparé, ils se sont vu obligés d'accepter le combat que je leur offris aussitôt de la manière suivante: Deux guérites de nos troupes, une à l'aile droite et l'autre sur l'aile gauche, commencèrent un feu nourri sur celles que l'ennemi nous opposait. Après les avoir culbutés nos soldats tournèrent bride, selon mes ordres, et vinrent par la droite et par la gauche se réunir à notre réserve, commandée par le colonel aide-de-camp de V. E., D. Mariann Contreras, et qui se composait de l'escadron du commandant Seijas et de la compagnie du capitaine Oranosa. Comme j'avais suivi mes guerillas au grand trot, lorsqu'elles exécutèrent ce mouvement, je fis battre la charge. L'ennemi nous attendit de pied ferme se confiant sans doute à un mariage qui nous séparait; mais cela n'a pas été un obstacle pour nos vaillants soldats, puisqu'ils se traversèrent, et l'ennemi avait à peine fait une décharge qu'il était atteint par nos lances; alors il prit la fuite, nous le poursuivîmes jusques dans un bois, où plusieurs en sont noyés et passés une rigière. Les résultats de cette journée sont: 131 morts, tous les chevaux de l'ennemi, parmi lesquels quelques uns étaient sellés, 250 carabines, 250 sabres, 21 lances, 2 charges de munitions, 1 officier et 25 soldats prisonniers. Je ne sais encore s'il y a par là les noms de quelques uns de ceux qui les combattirent.

Malheureusement le colonel sousigné a à déplorer la mort du lieutenant Ziza, blessé grièvement, et celle de l'adjudant Faustino, et de 6 soldats. Je dois recommander à votre excellence les chefs, officiers et soldats qui m'ont accompagné, et à la valeur desquels on doit ce triomphe complet.

Que Dieu et la patrie gardent à V. E. beaucoup d'années.

Valentín Quintana.

M. D. Melchor Pacheco y Obes.

Campo de la Barra del Sauce con Batoví, 11 octobre 1843.

Mon cher camarade et ami; vous nous faites toujours travailler dans ces parages pour nous sortir de dessus ces maudits blanquillos, que vous avez dans votre voisinage. Dès présent je puis vous annoncer que nous ne tarderons pas à obtenir ce résultat, puisque l'armée commença son mouvement aujourd'hui pour cette destination: nous allons faire marcher Urquiza ben train, et s'il ne s'en va vite regagner le Cerrito, il est probable que nous lui ferons tourner bride.

Vous ne pourriez vous figurer combien j'ai travaillé depuis le 6, jour de mon arrivée à ce point, après m'être incorporé le 2 au colonel Viñas, au passage du Borracho de Tacuarembó Grande, nous mettant en communication, quoique nous étions séparés par une rivière considérablement grossie. Aussitôt j'organisasi sa troupe et je le fis

marcher en commençant le passage du convoi de familles, dont une partie était ici; et l'autre au passage de los Novillos de Tacuarembó Chico. Enfin tous réunis à notre caballada maigre, Quintana a été chargé de commander avec une forte division. Hier j'ai fait mouvoir les forces qui doivent s'assurer des passages du Rio Negro, et tout se prépare afin que promptement nous le passions à gué. J'aurais bien désiré que Caballero eut été chargé d'un escadron, mais il n'est point retent de sa commission des Cerros Blancos, ce qui n'est point extraordinaire puisqu'il a pu incessamment.

Tout le gros de nos forces a été en instruction; et elles se sont reorganisées aujourd'hui comme elles n'ont jamais été: bien montées et capables de faire fuir le diable, tant leur enthousiasme est grand. L'imbécille Urquiza a eu la maladresse de nous suivre jusqu'ou il nous a pu de l'amener, en lui faisant croire toujours, qu'il nous obligerait à un combat où ses canons et ses noirs lui donneraient l'avantage. Il s'est enfin détrompé et est resté la bouche ouverte, ses mauvais chevaux détruits, et emportant avec lui de bons coups. Maintenant que nous allons le chercher nous venons s'il osera nous attendre.

Cependant, qu'êtes vous devenus, car il y a long-temps que nous n'avons rien su de la ville, ce qui n'est certainement pas étrange par le temps qu'il fait! Nous supposons toujours que vous vous serez bien tirés d'affaire, car nos ennemis sont trop vifs. Je ne vous demande point de m'envoyer des journaux, ni de m'écrire plus souvent, car dans peu nous nous instruirons verbalement sur tout. Sur ces entrefaites je suis comme toujours A. et S. Q. B. S. M.

Felix Eduardo Aguiar.

HOPITAL DE LA LEGION DES VOLONTAIRES.

COMPTE RENDU

Errata.

Dans le num. 233 du 11 novembre, il s'est glissé trois erreurs à la 3me colonne de la 2me page; nous les relevons sans attendre la réclamation insérée dans le Patriote d'hier, comme nous relevâmes par deux fois les erreurs qui s'étaient glissées dans la publications du premier tableau.

2me page 3me colonne 13me ligne au lieu de Chenevet 9 § 320, lisez Chenevet 2 § 320, et la 44me ligne au lieu de Lerpinaux 150, lisez Les Lerpinaux 3 § 150; au total de cette colonne au lieu de 160 reis, lisez 650 reis.

FRANCE.

Paris, 9 août.

M. de Cormenin, dont les idées pratiques ne s'occupent pas seulement de l'authéorisation morale des classes ouvrières, mais aussi de leur bien-être matériel, est parvenu à créer dans le Loiret et dans quelques autres départements des établissements dont l'organisation légale serait digne de former une annexe à la loi sur le travail des enfants dans les manufactures. Dans les pays industriels, les jeunes enfants, incapables encore de travail, sont pour leurs parents un embarras et une cause de chômage. Il faut en effet que le père et la mère se consacrent à leur surveillance ou les abandonnent à eux mêmes, ce qui dans un ménage d'ouvriers constitue une perte souvent considérable de travail. M. de Cormenin a fait à plusieurs communes la proposition de fonder des ouvroirs-asiles, où tous les âges de l'enfance trouvent à la fois refuge, éducation et premiers éléments du travail. Nous savons que ces établissements ont partout rencontré la sympathie des administrateurs dévoués, et nous devons ajouter à l'honneur de M. le ministre du commerce qu'ils ont éveillé toute sa sollicitude. Un de ces ouvroirs-asiles a été établi dans la petite ville de Cusset, près de Vichy les Bains, où une filature considérable alimente la population de cette contrée. Les ouvriers, reconnaissans de l'intérêt témoigné à eux mêmes et à leurs enfants, ont voulu en manifester leur gratitude à M. de Cormenin qui en a donné la pensée, et aux administrateurs et manufacturiers qui l'ont accueilli et organisé. C'est un exemple que nous proposons aux manufacturiers et aux administrateurs de nos départements. Les habitants de Cusset ont voulu profiter de la présence du célèbre député à Griva pour manifester publiquement leur reconnaissance à M. de Cormenin et à tous les hommes qui l'ont si bien compris. Voici le récit de cette petite fête: il prouve que nos classes laborieuses savent apprécier et reconnaître la sollicitude dont elles sont l'objet.

On lit dans le Journal de Cusset (Allier):

" Nous venons d'être les témoins d'une belle fête industrielle. Les ouvriers de la manufacture des Grivas, après avoir, samedi dernier, célébré avec éclat la cérémonie religieuse de la fête de Sainte-Anne, leur patronne, se sont rendus dans le plus grand ordre, tambours et musique en tête, avec les différents corps de métiers, chez le maire et le curé de la ville, et chez les propriétaires et les protecteurs de ce bel établissement, qui rend de si grands services à la population pauvre de nos campagnes.

Ils venaient particulièrement remercier le maire d'avoir établi parmi eux, et dans l'intérêt de leurs enfans, un ouvroir-asile.

" Chacun de nous, disaient les syndics à M. le maire de Cusset, vous exprime la gratitude d'avoir si bien compris nos besoins, et d'avoir mis pour nous en application l'idée si féconde et si heureuse de M. Cormenin.

" Alors, par un mouvement effréné et reconnaissant, tous les ouvriers, au nombre de plus de quatre cents, sont descendus spontanément à Vichy, pour présenter leurs hommages à M. Cormenin, et le féliciter de la bonne pensée qu'il a eue de fonder, pendant son séjour à Vichy, dans le centre de leurs habitations, un ouvroir-asile, dont les progrès sont devenus si rapides et si satisfaisans.

" La traversée de Cusset à Vichy a eu lieu dans l'ordre précédemment suivi, musique et tambours en tête. Arrivé devant l'hôtel où loge M. de Cormenin, l'assemblée s'est rangée sur plusieurs lignes, et les commissaires se sont présentés à cet honorable député, qui de si grands, si nombreux services recommandés à la reconnaissance publique, pour lui offrir un gâteau et lui remettre une adresse de remerciemens. Pendant ce temps là, la musique a exécuté différents morceaux et de nombreux vivats répétés par la foule qui s'accroissait, se faisant entendre de tous côtés.

" L'assemblée s'étant remise en marche, en proferant les mêmes vivats, musique et tambours en tête, a traversé l'autre partie de la ville; dit des Bains. Le bon ordre, l'air de gaieté et de satisfaction de ces ouvriers, tous parés de vêtements uniformes et fort propres, la tournure saine et gracieuse, les costumes légers et élégans des femmes qui portaient toutes un bouquet à la main excitaient une vive curiosité. De toutes parts on accourait sur leur passage; les promenades de Vichy sont devenues désertes pour applaudir à une ovation d'un genre si nouveau et si rare.

" Les ouvriers des Grivas se dirigeaient alors vers l'Hôtel de Paris pour offrir à M. le ministre du commerce un gâteau et une adresse. Mais M. le ministre étant absent, ils ne se sont pas arrêtés et ont continué leur défilé devant la nombreuse et brillante société de Vichy.

Le lendemain, une fête a été préparée à la flûte, sous une immense salle de verdure qui avait été ornée de fleurs et décorée avec goût et élégance. Les bameaux voisins s'y étaient donné rendez vous. Les danses se sont prolongées avant dans la nuit, et elle s'est terminée par un banquet où de nouveaux chants et de nouveaux vivats ont fait entendre en l'honneur de nous qui sont devenus chers à des hommes qui apprécient si vivement le bien qu'on leur fait.

(Commerce.)

MOVIMIENTO DE LA POBLACION.

Individuos que solicitan pasaporte.

3.a Publicacion.

D. Juan Rosá Morel y un hijo,	Buenos Ayres.
Juan Cobran,	id.
Juan Bautista Chuffino,	id.
Juan Bautista Demicheri y Santiago Demicheri,	id.
Antonio Salar de Ruiseq y familia,	id.
Alvao Pintos y familia,	Rio Grande.
José Reigione,	Buenos Ayres.
Francisco Peludo,	id.
Vicente Rodriguez,	id.
Juan Maydan,	Francez.
Manuela Ferreiros,	id.
Antonio Dellino,	id.

MOUVEMENT DU PORT.

Entré en 15.

Buenos Ayres, packets Oreste et Luisa.

Prêts à partir.

Ports du Bresil, barque sarde Octavia.

Rio-Grandé, paquebot américain Caroline.

Idem brick brésilien San Pedro.

REMATES.

POR P. VAZQUEZ.

En su casa calle de Misiones, núm. 117, el jueves 16 del presente, á las once en punto, dará principio a la venta de los efectos de tienda del intestado don Roque Grasseras, mandada ejecutar por el señor Juez de Intestados, y cuyos efectos se han da vender a la mas alta oferta, cuyo portemon se dará en los carteles de costumbre.

